

L'espace et le temps chez Victor Hugo

PAR GEORGES POULET

I

Dans la plaine
Naît un bruit.
C'est l'haleine
De la nuit...¹

C'EST en effet dans un lieu vague, qu'émergeant d'une sorte de nuit, apparaît cette poésie qui sera avant tout rumeur de mots et d'images. Et ce lieu vague, c'est l'esprit du poète. Dès le début la poésie hugolienne se présente comme quelque chose qui prend vaguement corps dans la vacuité totale de la pensée. Sans doute, dans les vers de jeunesse, une rhétorique déjà savante s'applique à dissimuler ce vide. Elle amplifie des lieux communs. Mais un lieu commun n'est pas un vrai lieu. C'est une pensée creuse où les mots flottent ou roulent. Hugo l'avouera plus tard : il n'y a jamais chez lui un mouvement initial de la pensée ; il y a seulement un mouvement dans la pensée ; c'est-à-dire, dans le creux intérieur qui la constitue, l'apparition d'une sorte de noyau fait d'images confuses qui y ondulent, qui tendent à s'y déployer et à s'y multiplier :

1. *Orientales*, xxviii, *Les Djinns*.

Une idée apparaît à mon esprit, et passe.
Ou quelque vers profond serpente dans l'espace,
Espèce de poisson ondoyant du sommeil¹

Cette espèce de poisson ondoyant, qui glisse dans l'« aquarium de la nuit »², il faut le saisir si on peut. Si la proie échappe, il en viendra d'autres, une infinité d'autres. Ce sont des « flot-taisons de formes dans les ténèbres »³. Elles semblent dériver par bancs, nageant dans une épaisseur trouble, en quoi se résumant chez Hugo aussi bien l'extase en pleine nature que les rêveries nocturnes :

Qu'ai-je fait là ? Je ne le sais plus... J'ai erré, j'ai songé, j'ai adoré, j'ai prié. A quoi pensais-je ? Ne me le demandez pas. Il y a des instants, vous le savez, où la pensée flotte comme noyée dans mille idées confuses⁴.

C'était une nuée et c'était une foule.
Cela voguait, courait, roulait comme une houle⁵.

Rien n'existe donc encore dans la pensée, sinon une confuse profusion. Mais c'est déjà une profusion. Avant que l'esprit sache de quoi il s'agit, déjà il s'agit pour lui de quelque chose de vaste et de multiple, d'une foule.

Il n'est pas de brouillards, comme il n'est point d'algèbres,
Qui résistent, au fond des nombres ou des cieus,
A la fixité calme et profonde des yeux ;
Je regardais ce mur d'abord confus et vague,
Où la forme semblait flotter comme une vague,
Où tout semblait vapeur, vertige, illusion ;
Et, sous mon œil pensif, l'étrange vision
Devenait moins brumeuse et plus claire...⁶

Présence multiple, agitée par le « mouvement inexprimable de la chimère », encore anonyme et informe, mais qu'aussitôt le simple exercice de la vision intérieure transforme en une pluralité indéfinie de figures extraordinairement nettes.

C'est donc par un double mouvement amplificateur que la poésie hugolienne prend possession de son espace. Car d'un

1. *Carnets de Victor Hugo*, 9 mars 1856.
2. *Travailleurs de la mer*, 1^{re} part., l. I, 7.
3. *Id.*
4. *Le Rhin*, lettre xx.
5. *Légende des siècles*, liv. *Vision de Dante*.
6. *La vision d'où est sorti ce livre*.

